

## Liberté

### « La poésie est un murmure imperceptible » / Robert Marteau, *Registre*, Seyssel, Champ Vallon, 1999.

Robert Melançon

---

Danses

Volume 43, numéro 4, novembre 2001

URI : [id.erudit.org/iderudit/32941ac](http://id.erudit.org/iderudit/32941ac)

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Melançon, R. (2001). « La poésie est un murmure imperceptible » / Robert Marteau, *Registre*, Seyssel, Champ Vallon, 1999.. *Liberté*, 43(4), 186–190.

---

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

---

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. [www.erudit.org](http://www.erudit.org)

## « la poésie est un murmure imperceptible »

Robert Melançon

*Le moderne se contente de peu.*  
Valéry, *Cahier B 1910*

Robert Marteau, *Registre*, Seyssel, Champ Vallon, 1999.

La quatorzième et la quinzième édition de l'*Histoire de la littérature française* de Gustave Lanson, imprimées au milieu des années vingt, ignorent le nom d'Apollinaire. Elles concèdent trois lignes à Rimbaud, dans une note de bas de page : « Il faut nommer Jean-Arthur Rimbaud (1854-1891). *Les Illuminations*, 1886 ; *Œuvres*, 1898. Il fut un des ouvriers de la première heure du symbolisme ; il en demeure l'un des représentants les plus purs. Il renonça trop tôt » (p.1130, n. 1). Elles nous apprennent que « Mallarmé, qui a exercé par sa conversation, paraît-il, exquise, une action considérable, est un artiste incomplet, qui n'est pas arrivé à s'exprimer » (p. 1129), et elles avouent ignorer « ce que le public de 1950 fera de l'œuvre de M. Paul Claudel »

(p. 1139). On peut néanmoins s'y instruire : « C'est dans la poésie que se fit, pendant les vingt dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, l'évolution la plus rapide et la plus sensible : elle prit même un moment l'apparence d'une révolution », grâce à M. Jean Lahor, M. Maurice Bouchor, M. de Hérédia, tandis qu'« aux environs de 1885 [...] Vigny et Lamartine sont revenus à la mode concurremment » (p. 1127-1128) ; ainsi ont pu se manifester, en « 1890-1900 et après 1900 », Sully Prudhomme, J.-M. de Hérédia, Henri de Régnier, Moréas, Samain, Verhaeren, Angellier, Ch. Guérin, F. Gregh et Mme de Noailles, que retient le « Tableau chronologique des principales œuvres de la littérature française » (p. 1204-1235)<sup>1</sup>.

Me rappelant ces jugements dérisoires et ces énumérations hétéroclites, je ne me suis pas étonné outre mesure que le dossier impudemment intitulé « La nouvelle poésie française » publié par le *Magazine littéraire*, en mars dernier, ignore le nom de Robert Marteau. Mais il n'y manque aucun Lahor ou Bouchor d'aujourd'hui, et on s'y instruit, à l'écart du « discours dominant » (on l'avait deviné), sur les plus nouvelles nouveautés de « l'extrême contemporain dans son mouvement diachronique », « qu'il s'agisse de la poésie sonore – phénomène que plus personne n'oserait associer à un effet de mode – ou de l'utilisation des nouvelles technologies (vidéos, samplers, ordinateurs, etc),

---

<sup>1</sup> Sur la place de la littérature contemporaine dans les manuels d'histoire littéraire il y a un siècle, on se reportera aux articles de Fernand Vandérem, « Les lettres et la vie. Nos manuels d'histoire littéraire » (*Revue de France*, t. IV, n<sup>os</sup> 16, 18 et 19, septembre et octobre 1922) ; la « nomenclature des absents » qu'établit F. Vandérem dans les manuels de Brunetière, Faguet, Lanson, et de quelques autres « manuellistes *minores* » équivaut à une bibliographie des grandes œuvres à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. Il n'y a aucune raison de penser que les manuellistes d'aujourd'hui font preuve de plus de discernement.

qu'il s'agisse des réponses apportées aujourd'hui à la question de la modernité, à celle du lyrisme ou des exigences formelles (collages, poèmes en prose, écritures mixtes, actualité du vers, etc.)<sup>2</sup> ». Que Marteau irait-il faire dans cette galère ? Ne s'en est-il pas exclu lui-même ?

Les poètes ont accoutumé de louer  
L'ouvrage qu'ils font, n'hésitant pas à le mettre  
Au-dessus de celui que les muses dictaient  
Pour que la vérité fût malgré tout transmise.  
Mais eux ont mieux à faire, et dire des sornettes  
Qui sonnent comme si c'était de l'inouï  
Les occupe assez, ainsi que de s'employer  
À faire part de leurs affaires personnelles :  
Troubles psychiques, mal de vivre, reniements,  
Souci d'être perçu parmi les bien-pensants  
De l'anticonformisme...

Comme disait René Char, « Tu as bien fait de partir, Arthur Rimbaud ! » Marteau n'a pas fui en Abyssinie – bien qu'il ait vécu douze ans au Québec, ce qui n'est peut-être pas moins exotique –, mais il est infiniment loin : « ici même où tu es / Sans que tu saches la raison. ». Où qu'il se trouve, marchant sur les quais de la Seine, dans la forêt de Chizé, au bord de la mer à Trouville, à Ville d'Avray, dans un musée, à la campagne, dans les rues de Paris, en train, le poème se donne à lui parce que, comme le disait magnifiquement, c'est-à-dire sobrement et avec exactitude, le dernier poème de *Louange* (1996), « tout n'est que musique ». Depuis *Liturgie* (1992), Marteau n'écrit plus qu'un seul poème infini, fragmenté en sonnets ou quatorzains simplement datés, toujours saisis sur le motif, qui disent l'événement constamment recommencé, toujours nouveau, de ce

---

<sup>2</sup> Michel Espitallier, « La nouvelle poésie française – Présentation » *Le Magazine littéraire*, n° 396, mars 2001, p. 19-20.

qui est, de ce qui s'offre inépuisablement, en tout lieu, à toute heure, à qui sait voir, entendre, sentir, goûter, toucher. La poésie, semblable en cela « aux points des dentellières », montre « le corps de l'univers ». Rarement a-t-on vu un monde si plein se déployer à travers les ajours des mots, mais c'est celui, précisément, qui s'offre à chacun, à chaque instant, paradisiaque, bien qu'on ne sache pas le reconnaître :

Il faut aller voir comment le vent court dans l'herbe  
Après avoir heurté la couronne des chênes.  
Alors on l'entend qui murmure en bas ce qu'il  
Avait en haut proféré, porteur en tous lieux  
De l'aliment du poème originel. Toute  
Parole ainsi se connaît en son mouvement :  
Tout chant d'oiseau, tout bruissement de fontaine,  
Toute éclosion chromatique, aria faite  
Au clavier, œuvre due à l'inspiration,  
Soit : prise au souffle pour devenir opéra.

Le poème de Marteau naît de toute circonstance, du moindre spectacle qu'il a sous les yeux, parce que tout est poème : la métamorphose de la lumière sur l'eau, le mouvement des oiseaux occupés à coudre l'espace, le travail des élagueurs au Jardin des plantes, un toit de tuiles entre les feuillages, un bidon qui rouille près d'un seau bleu, le vent dans un bois de pins, le bruit de la pluie, la messe du 15 août, fête de l'Assomption, l'odeur du foin, le ravalement du pont Alexandre III, les peupliers « plus élégants que des jeunes filles », le cri des corneilles. Marteau n'ignore pas l'inquiétude et le doute ; il ne s'y complaît pas. Tel poème dit, durement, « l'aveuglement du siècle », sans s'y attarder car il y a autre chose à faire que de prendre une pose intéressante :

J'écoute le monde à mon oreille bruire  
Comme une conque qu'habiteraient des musiques  
Sérielles. Où suis-je ? Qui m'a mis dehors ?  
C'est ainsi, saisi soudain, que je m'interroge.

De cette écoute attentive procède une poétique dont, cette fois, je ne dirai rien, ou si peu que rien. Par exemple d'un vers assez souple et assez heurté pour s'adapter aux mouvements lyriques de l'âme, aux ondulations de la rêverie, aux soubresauts de la conscience, au cours de la durée, qui parcourt les douze syllabes de l'alexandrin sans s'encombrer de ses limites et qui donne à la voix sa mesure juste, libre et tenue, ajustée à tout propos. Ni d'un regard infaillible, qui saisit à l'instant « une succession / De signes que le pinceau pourrait transposer / À l'encre noire sur le papier » pour en former le paysage aperçu d'un train. Ni d'une attention à des mots perdus, qui nous sont soudain rendus, aptes encore à signifier – *arramir, ribouler, avour, seger, rabaler, bran, bredoirer, dail* –, et avec eux toute la langue.

Depuis 1962<sup>3</sup>, les poèmes de Robert Marteau sont disponibles, offerts à qui veut les lire. Le silence assourdissant qui prétend les ensevelir<sup>4</sup> prend, après tant d'années, valeur de scandale. Il est vrai que Marteau dispose de tout l'avenir de la langue française. Tout de même, ce silence nous juge ; nous laissons un très grand poète écrire quasi sans réponse. Mais « la poésie est un murmure imperceptible ».

<sup>3</sup> *Royaumes*, Paris, Seuil ; réédité en 1997, avec les deux recueils suivants, *Travaux sur la terre* (1966) et *Sibylles* (1971), Paris, La Différence, coll. « Orphée », avec une présentation par Jean-François Rolin.

<sup>4</sup> Voir pourtant *Salamander – Selected Poems of Robert Marteau*, traduction et présentation par Anne Winters, Princeton, Princeton University Press, coll. « The Lockert Library of Poetry in Translation », 1979, et *Pour saluer Robert Marteau*, cahier dirigé par Richard Millet, Seyssel, Champ Vallon, 1996.